

III

LES ROSES

Blanche était dans un de ses jours de grande tristesse.

Seule dans son boudoir, elle tenait dans ses mains sa tête lourde de noires pensées et pleurait à chaudes larmes.

Si la jeune femme eût été une mijaurée, une petite-capricieuse, on aurait pu dire qu'elle avait ses nerfs.

Cette crise de larmes tenait à la mauvaise disposition d'esprit où se trouvait Blanche, et, évidemment, sa nervosité y était pour quelque chose.

Beaucoup de jeunes femmes ont de ces tristesses, de ces accabllements sans cause apparente, et éclatent tout à coup en sanglots sans qu'elles-mêmes puissent dire exactement pourquoi.

Vers trois heures, de Simiane ayant demandé à voir Mme de Mégrigny, elle lui fit répondre qu'elle avait un violent mal de tête et ne pouvait le recevoir.

Vingt minutes après, elle entendit sur le pavé de la cour le bruit des roues de la voiture du baron. Il partait.

— Il pourrait bien se dispenser de venir aussi souvent, murmura-t-elle.

Elle se leva, sortit du boudoir, traversa sa chambre et, ouvrant une porte faisant face à celle du cabinet, elle entra dans la chambre de la nourrice, qui occupée à ranger du linge dans une armoire.

— Ne vous dérangez pas, nourrice, dit Blanche s'avançant sur la pointe des pieds.

Elle s'arrêta, et les yeux fixés sur le berceau :

— La petite dort ? demanda-t-elle baissant la voix

— Oui, madame, et d'un bon sommeil, allez ; il est vrai que depuis midi le temps est lourd, lourd... C'est drôle comme je bâille, ça n'arrête pas ; l'en sûr nous allons avoir de l'orage.

Blanche s'approcha du berceau dont les rideaux étaient ouverts, et comme elle allait s'incliner pour mettre doucement un baiser sur le front de l'enfant, ses yeux se portèrent sur la cheminée où se trouvait, dans un vase de vieux Saxe, un magnifique bouquet de roses.

Ce bouquet se composait de dix roses à moitié épanouies, d'une belle teinte jaune et d'une grosseur peu ordinaire ; toutes étaient attachées à la même branche, qui avait été coupée à un de ces rosiers auxquels on a donné le nom du maréchal Niel. La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir et, aussitôt, elle pâlit.

Se tournant brusquement vers la nourrice :

— Pourquoi ces roses sont-elles là ? d'où viennent-elles ?

— Madame, c'est Mlle Annette, votre femme de chambre, qui me les a remises de la part de M. le baron, qui les a offertes à sa petite nièce.

— Oh ! fit la jeune femme, ayant dans le regard une expression étrange.

Une idée, rapide comme l'éclair, venait de traverser son cerveau. son frère voulait empoisonner sa fille comme il avait empoisonné son mari !

Folle de terreur, en proie à une agitation fébrile, elle s'empara de la branche de roses, rentra dans sa chambre, et dans une grande cuvette d'eau, sans oser toucher à une seule, elle submergea les superbes fleurs.

Elle ne se demanda point si elle avait bien le droit d'accuser son frère de vouloir commettre un nouveau crime. Elle avait l'esprit frappé et ne pouvait plus raisonner.

Elle connaissait suffisamment notre législation en matière d'héritage pour savoir que la petite Henriette était l'héritière de M. de Mégrigny ; que si sa fille mourait, elle deviendrait unique héritière et que, enfin, si elle mourait après sa fille, l'héritier de la fortune de M. de Mégrigny serait son frère.

La pauvre affolée s'imagina avoir découvert les monstrueux projets du baron ; pour elle, le doute n'existait même pas. Le meurtrier de M. de Mégrigny voulait faire mourir par le poi-

son Henriette d'abord, elle ensuite, afin de s'emparer de l'immense fortune.

Les innocentes roses avaient donné à l'eau claire une teinte jaunâtre. Pour la jeune femme, cette teinte était produite par le liquide empoisonné dont les fleurs avaient été arrosées.

Elle versa le contenu de la cuvette dans la lunette du cabinet d'aisance ; puis à grande eau et plusieurs fois de suite elle lava la cuvette.

Cela fait, elle rentra dans la chambre de la nourrice, toujours pâle et agitée.

Elle se pencha sur le berceau, et anxieuse, la poitrine oppressée, elle examina attentivement la fillette, qui dormait toujours de ce sommeil doux et tranquille des enfants, les yeux fermés, les lèvres roses entr'ouvertes, laissant voir de petites dents pareilles à des perles fines. La respiration était régulière et calme. Absolument rien d'insolite.

Blanche se sentit rassurée. Mais elle se dit que le poison n'avait pas eu le temps de produire son action terrible, et qu'elle avait été bien inspirée en entrant dans la chambre de la nourrice.

Celle-ci n'était pas encore revenue de la surprise qui lui avait causée Mme de Mégrigny par sa brusque sortie, en emportant la branche de roses.

— Nourrice, dit la jeune femme, il est malsain, vous entendez ? très malsain d'avoir des fleurs naturelles dans une chambre où l'on couche, où l'on dort. Qu'elles viennent de n'importe où, je ne veux pas qu'il entre des fleurs dans cette chambre ; vous y veillerez.

— Oui, madame ; mais je ne croyais pas qu'il y eût du danger.

— Ah ! vous ne croyiez pas... Et qui vous dit que ces bailllements dont vous vous plaigniez tout à l'heure n'étaient pas provoqués par l'odeur de ces roses.

— Ça se pourrait tout de même, madame, car je ne me sens plus incommodée depuis que madame a emporté les fleurs.

— Vous voyez bien, nourrice.

Un instant après, rentrée dans son petit salon, la jeune femme appela sa femme de chambre.

— Annette, lui dit-elle, qu'est-ce que c'est que ces fleurs que j'ai trouvées tout à l'heure dans la chambre de la nourrice ?

— C'est moi qui les lui ai remises, madame, pour mademoiselle, de la part de M. le baron.

— C'est ce que m'a dit la nourrice, et j'ai lieu d'être surprise. M. le baron n'a pas l'habitude, que je sache, d'apporter ici des fleurs ; je trouve singulier qu'il ait pensé aujourd'hui à en offrir à ma fille.

— En effet, madame, c'est assez drôle, mais je vais vous dire ; c'était à vous que M. le baron voulait les offrir.

— Ah !

M. le baron venait d'acheter le bouquet dans la rue à une petite bouquetière, pensant vous faire plaisir en vous donnant ces belles roses réunies sur une seule branche, ce qui, paraît-il, est une rareté ; mais, madame étant souffrante et n'ayant pu recevoir M. le baron, ce qui l'a contrarié, il m'a dit :

— Eh bien, ces roses seront pour ma nièce, portez-les à la nourrice.

— C'est bien, Annette, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

Ces explications, que venait de donner la femme de chambre auraient dû rassurer complètement Mme de Mégrigny ; mais nous l'avons dit, elle avait l'esprit frappé, et cette idée, qui lui était venue subitement, passait à l'état d'idée fixe. Devenue très défiante, et non sans raison, elle ne voulut voir dans la femme de chambre qu'une nouvelle complice du baron, une autre Antoinette.

Blanche passa une très mauvaise nuit.

En se levant, à sept heures, elle avait pris une résolution qui allait être la source de graves événements.

Elle s'habilla et, après être restée une demi-heure avec sa fille, elle sortit de l'hôtel. S'étant assurée qu'elle n'était pas suivie, elle se dirigea vers une station de voitures de place où